

uns en avant-garde et les autres en arrière-garde, le nouveau sergent le faisait entourer par les houspailleurs.

Il déguisa sa déconvenue et la petite colonne s'ébranla.

Les bandits ne pensaient plus qu'à tirer le plus possible de celui qu'ils considéraient maintenant comme leur prisonnier.

Et ce dernier supputait secrètement le moyen de s'arracher de leurs griffes.

—La route est devant nous ! s'exclama un des hommes de l'avant-garde, heureux enfin de sortir de cette région de montagnes qui leur avait été si peu favorable.

Il disait vrai.

La petite troupe y arriva bientôt.

Et Stewart Bolton reconnut le chemin qu'il avait suivi peu de jours auparavant avec Julien d'Avenel et les estafiers.

Peut-être allait-il apercevoir quelque troupe régulière dans laquelle il pourrait se jeter sans attendre d'arriver au camp anglais.

Dans son impatience de s'en assurer, il franchit d'un bond le fossé qui l'en séparait.

En retombant de l'autre côté, les pièces d'or qu'il avait dans sa ceinture résonnèrent.

Les bandits se regardèrent d'une façon significative : ils avaient entendu et compris, deviné.

Un des soudards lui posa sans plus de façon sa main sur l'épaule, avec brutalité.

—Qu'est-ce à dire ? fit l'espion.

Le nouveau sergent des houspailleurs s'avança.

—Il y a que vous allez nous remettre l'argent monnayé que vous avez sur vous, Cela nous servira d'acompte.

Un acompte ? disait-il. De quoi enrichir une compagnie tout entière !

Stewart Bolton verdit.

—Ne vous ai-je pas dit que je ne possédais pas sur moi ce que je désirais vous donner, la solde à laquelle vous avez tant de droits ?

Les bandits virent là un nouveau moyen pour les leurrer.

—Voilà ce que tu nous as dit, en effet, fit le sergent en le tutoyant sans ménagement. Mais les pièces d'or que tu caches viennent de parler aussi. Allons, débourse !

—Je vous jure ! essaya de bégayer le coquin.

Le sergent posa résolument la main sur la ceinture de Bolton, pour l'empêcher de se servir de ses armes, si, contre toute supposition étant donné sa lâcheté avérée, l'agent secret faisait mine d'y avoir recours.

En même temps deux de ses hommes dégrafaient, arrachaient plutôt les attaches de son justaucorps.

—Prenez garde de ce qu'il vous adviendra pour porter la main sur moi ! bégaya l'ancien intendant.

Les houspailleurs ne l'écoutèrent même pas.

—Une ceinture bourrée de guinées ! s'exclama l'un d'eux mettant à nu le cuir double dans lequel Bolton avait caché son trésor portatif.

Un gémissement fut exhalé par l'espion.

Sans y prêter la moindre intention, celui qui venait de parler trancha la ceinture avec le revers de son poignard.

Une pluie de pièces rutilantes inonda le sol.

Les houspailleurs se précipitèrent pour les ramasser.

Mais le sergent, laissant faire ses hommes, eut la prudence de ne pas lâcher Stewart Bolton.

Devant la perte de son or, celui-ci eut un coup de révolte.

Il y vit rouge et arracha sa dague au sergent.

—Oh ! oh ! fit le soudard en lui saisissant le poignet.

Voyant ce dont il s'agissait, un des bandits occupés à cueillir l'or si providentiellement semé sur la terre abandonna sa moisson et sauta sur l'agent secret.

Le désarmer fut vite fait. Mais alors l'ancien intendant dut payer son essai de résistance.

Presque toute la bande lui tomba dessus.

Il fut littéralement roué de coups, le coquin qui avait eu l'intention de voler d'autres coquins.

Les bandits le dépouillèrent sans pitié.

Se retirant ensuite à l'écart, ils évaluèrent l'importance de leur butin. Ce qu'ils venaient de glaner d'une façon si inattendue dépassait la somme qu'ils espéraient retirer.

Le sergent se rapprocha alors de l'espion affalé, démoralisé sur le bord du chemin.

—Nous voulons bien te tenir quitte, dit-il d'un ton rude, voilà la route, déguerpis. Mais, qui que tu sois, ne t'avise pas de chercher à nous nuire pour nous récompenser de te laisser la vie. Car, nous arriverait-il malheur à tous de ton fait, je ne donnerais pas cher de ta peau ! Nous aurions vite trouvé des vengeurs. Adieu !

Et il étendit le bras du côté où la route remontait vers Edimbourg, ordonnant par ce geste à Stewart Bolton de s'éloigner dans cette direction.

Le traître attacha sur lui un regard lourd, le posa ensuite sur les autres bandits détenteurs de son or.

Et laissant tomber sa tête sur sa poitrine, il se mit en marche d'un pas traînant et comme mécanique.

Ses vêtements étaient en haillons, il n'avait plus une arme, plus une obole.

Il n'était plus que le fantôme de lui-même et semblait conduire son propre enterrement.

LXXX. — LA SOUFFRANCE DE LA FAIM

Est-ce que le mal semé sur ses pas par le traître Stewart Bolton allait enfin se retourner contre lui ?

Détournons-nous de ce traître pour qui, comme pour tous les traîtres, la mort sera toujours trop douce.

Julien, le fils du chevalier d'Avenel, le bon Christie et l'ancienne habitante du Moulin-Joli attendent, dans l'humble cabane du solitaire, qu'une amélioration dans l'état des deux blessés leur permette de reprendre leur traite interrompue.

Laissons-leur goûter un repos dont il ont bien besoin.

Marguerite, l'enfant si délicate d'Ellen Mercy, souffre et pleure...

Le vicomte Henri de Mercourt, captif de la première section de la Tour de Londres, sent mille tourments déchirer son cœur.

Revenons auprès d'eux.

Marguerite, après avoir reconnu la maison où elle avait été enfermée, s'était, on s'en souvient, rejetée dans le bois.

Elle avait marché... marché.

Le soleil arriva sur son zénith : elle marchait, marchait toujours.

Elle était accablée, et cependant elle n'avait pas faim.

Ou plutôt elle ne savait pas si elle avait faim. Mais elle était, par contre, cruellement altérée.

Elle cueillit des herbes sauvages et les porta à sa bouche, les mâcha pour en boire le suc.

Elle était bien lasse, mais continuait néanmoins à aller devant elle, hantée par cette pensée : échapper aux valets qui avaient voulu la reprendre.

A la vérité, ces derniers avaient fini par se décourager.

Et ils avaient réintégré la demeure de Stewart Bolton et de son fils, le vicomte Percy de Verbrock, le vaste logis veuf de ses deux maîtres.

Cela n'empêchait pas l'infortunée jeune fille de croire entendre marcher à tout instant derrière elle.

Son regard, d'un charme accru par ses angoisses, plongeait alors peureusement dans les fourrés.

Et de véritables secousses galvaniques la poussaient plus fort en avant.

Son apeurement redoubla avec l'approche de la nuit.

—Oh ! comme j'ai faim, murmura-t-elle tout à coup, le besoin de son être se faisant jour, à la fin, d'une façon distincte.

La jeune fille n'avait suivi jusqu'alors aucune route frayée.

La fatigue la terrassa et elle se laissa aller au pied d'un arbre.

Puis ses paupières se fermèrent tandis que ses pleurs coulaient encore...

Ses esprits encore confus perçurent le chant joyeux d'oiselets perchés non loin d'elle et faisant palpiter leurs ailes légères.

La fille d'Ellen Mercy se redressa.

La faim maintenant la faisait véritablement souffrir.

—Mon dieu ! mon Dieu ! invoqua-t-elle, ne trouverai-je réellement aucun secours ?...

Elle se dirigea tout droit devant elle, s'appuyant aux troncs des arbres tellement elle se sentait défaillir.

Au bout d'un instant, elle crut apercevoir du bleu derrière le rideau des feuillages, au loin de la verte profondeur des bois.

—Si c'étaient les champs !... fit-elle.

La jeune fille fit encore cinquante mètres, et son être se dilata tout à coup d'espérance.

La plaine, avec ses horizons infinis, s'étendait devant ses yeux.

(A suivre.)

FEUILLETON INCOMPLET

Les personnes qui auraient perdu quelque partie des feuilletons en cours de publication ici ou des numéros entiers du SAMEDI pourront se les procurer en s'adressant à la librairie française de M. Pony, 1632 rue Sainte-Catherine.